Le Centenaire d'Erfurt

Gœthe présenté à Napoléon

Le 27 septembre 1808, voici cent ans, Napoléon et le tsar Alexandre se rencontraient à Erfurt. L'empereur était arrivé à dix heures du matin et se porta à la rencontre d'Alexandre, sur la route de Weimar. De tous les points de l'Allemagne, une foule de princes couronnés s'étaient rendus à Erfurt pour faire cortège aux deux plus puissants monarques de l'Europe: c'était les rois de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, de Westphalie, le grand duc de Bade, les duc de Hesse-Darmstadt, de Saxe-Gotha, d'Oldenbourg, de Mecklembourg-Strelitz, de Mecklembourg-Schverin, etc.

Gœthe accompagnait à Erfurt le duc de Weimar.

La présence de Gœthe produisit une telle sensation que le "Moniteur" lui consacra un article spécial.

Gœthe resta plusieurs jours, il aimait à suivre les représentations du Théâtre français. Rien de plus intéressant après ces spectacles que les conversations chez le duc de Weimar où Gœthe faisait la critique des tragiques français et du jeu des acteurs.

Gœthe produisit une impression si profonde sur le ministre Maret, — duc de Bassano, — que celui-ci en parla à l'Empereur qui voulut le connaître.

Cette entrevue a été narrée succinctement par le poète de "Faust".

Je suis appelé, le 2 octobre, vers onze heures du matin, chez l'Empereur. Un gros chambellan polonais me dit d'attendre. La foule s'écoule. Présentation à Savary et à Talleyrand. Je suis appelé dans le cabinet de l'Empereur.

Au même instant Daru se présente et est aussitôt introduit. J'hésite donc si je dois entrer. Je suis appelé de nouveau. J'entre.

L'empereur déjeune assis à une grande table ronde ; à sa droite et à quelques pas de la table, Talleyrand se tient debout. A sa gauche et tout près de lui, Daru avec lequel il s'entretient des contributions à lever.

L'empereur me fait signe d'approcher. Je reste devant lui à distance convenable. Après m'avoir regardé avec attention, il me dit: "Vous êtes un homme".

Je m'incline. Il m'interroge:

—Quel âge avez-vous ?

—Soixante-ans.

—Vous êtes bien conservé!... Vous avez écrit des tragédies?

Je réponds ce qui est indispensable.

Ici Daru prend la parole. Pour flatter les Allemands et adoucir jusqu'à un certain point le mal qu'il était forcé de leur faire, il avait un peu étudié leur littérature. Daru connaissait très bien la littérature latine ; il avait même donné une édition d'Horace. Il parle de moi comme les critiques les plus favorables de Berlin avaient pu le faire ; du moins, je reconnais dans ses paroles leurs idées et leur manière de penser. Il ajouta que j'avais traduit des ouvrages français et notamment le "Mahomet" de Voltaire.

L'empereur répliqua : "Ce n'est pas une bonne pièce."

Il tourna la conversation sur "Werther" qu'il devait avoir étudié d'un bout à l'autre. Il me dit :

—J'ai lu sept fois votre "Werther" et toujours avec un nouveau charme.

Pour confirmer ces paroles, il fit une analyse exacte et profonde du roman. Après différentes remarques toutes très justes, il indiqua un passage et demanda :

—Pourquoi avez-vous fait cela? C'est contre nature.

Et il développa cette opinion avec une grande lucidité, en entrant dans beaucoup de détails.

Je l'écoutai avec sérénité, et lui répondis en souriant d'un air satisfait :

—Je ne sais si l'on m'avait déjà adressé ce reproche; je le trouve partaitement juste, et j'avoue que dans ce passage il y a quelque chose de contraire à la vérité.

Et j'ajoutai ces paroles:

—On devrait peut-être avoir quelque indulgence pour le poète qui se sert d'un article habile pour produire certains effets qu'il eût atteint difficilement par un chemin plus simple et plus naturel.

L'empereur parut satisfait et revint au drame: il fit des observations d'une haute portée comme un homme qui avait étudié la scène tragique avec l'attention "d'un juge criminel", et qui avait vivement senti que le défaut du théâtre français est de s'éloigner de la nature et de la vérité.

En développant ce thème, il désapprouva les drames où la fatalité joue un grand rôle.

—Ces pièces appartiennent à un temps de ténèbres. Au reste, que veulent-ils dire avec leur fatalité ? La politique, c'est la fatalité.

Il se tourna alors vers Daru et lui parla de la grande affaire des contributions. Je m'écartai un peu et allai me placer près de la porte d'un cabinet dans lequel j'avais, trente ans auparavant, passé plus d'une heure de tristesse et de gaieté ; j'avais eu le temps de remarquer qu'à ma droite, du côté de la porte, se tenaient Berthier, Savary et encore un autre personnage. Talleyrand s'était éloigné.

On annonça le maréchal Soult.

Le maréchal, avec sa haute stature et sa chevelure luxuriante entra. L'Empereur lui demanda en plaisantant quelques renseiments sur des événements qui s'étaient passés en Pologne.

Pendant cet intervalle, je pouvais examiner l'appartement et réfléchir sur le passé.

L'Empereur se leva, se dirigea vers moi, et par une sorte de manœuvre, me sépara des autres personnages au rang desquels je me trouvais.

En leur tournant le dos, il s'adressa à moi, et me demanda à mi-voix si j'étais marié, si j'avais des enfants et autres choses de même nature qui pouvaient m'intéresser personnellement.

Il me parla aussi de mes relations avec la maison princière, la duchesse Amélie, le prince et la princesse, etc. Je lui répondis d'un ton tout naturel.

Il parut satisfait et répéta mes paroles dans sa langue, mais avec un peu plus de précision et de netteté que je ne l'aurais fait moi-même.

Je dois remarquer ici que j'avais pu admirer, dans le cours de la conversation, la manière variée dont il exprimait son approbation ; rarement il écoutait en restant immobile : il secouait la tête d'un air pensif ou il disait : "Oui !" ou : "C'est très bien !" ou autre chose.

Je ne dois pas oublier non plus de rappeler qu'après avoir parlé, il ajoutait ordinairement :

—"Qu'en dit M. Gœthe ?...."

Puis il passa à la littérature moderne, la compara à l'autre, se montra toujours le même en fait d'art comme en fait de politique, partisan de la règle, de la beauté ordonnée et, à propos du drame —"La Mort de César"—imité de Shakespeare, qui mêle la tragédie à la comédie, le terrible au burlesque, il remarqua :

—Je suis étonné qu'un grand esprit comme vous n'aime pas les genres tranchés....

D'autre part, il dit :

—Il faudrait que la tragédie fût l'école des rois et des peuples; c'est le point le plus élevé auquel un poète puisse atteindre. Vous devriez écrire, par exemple "La Mort de César," mais d'une manière beaucoup plus digne et grandiose que ne l'a fait Voltaire. Ce travail pourrait devenir la principale tâche de votre vie. Dans cette tragédie, il faudrait montrer au monde comment César aurait pu faire le bonheur de l'humanité si on lui avait laissé le temps d'exercer ses vastes plans. Venez à Paris, je l'exige de vous; là vous trouverez un cercle plus vaste pour votre esprit d'observateur ; là vous trouverez des matières immenses pour des créations poètiques....

Je cherchai une occasion de demander au chambellan, par un geste, si je pouvais me retirer. Recevant une réponse affirmative, je pris congé sans plus de cérémonie.

Napoléon au cours des réceptions officielles causa encore une fois avec Gœthe. L'Empereur revint sur la tragédie. Il répéta que : "la tragédie était la plus belle école des hommes d'Etat et que jusqu'à un certain point elle était placée plus haut que l'histoire."

L'auteur de "Faust" observa combien Napoléon accueillait ses visiteurs avec affabilité. Il fut frappé tout particulièrement du regard "perçant"—le regard de l'aigle !—dont il enveloppait chaque personnage tandis qu'il leur adressait les phrases protocolaires, et du don admirable qu'il avait de découvrir dès le premier abord les pensées secrètes d'un homme, de le pénétrer jusqu'au tréfond de l'être intime.

L'Empereur, dit Gœthe, lorsqu'il s'entretient avec ses amis, parle avec conviction et confiance des suites inévitables de sa vie et de ses actions. Il avoue volontiers que la vie engendre la vie, qu'une idée féconde exerce son influence sur toutes les époques. Il se plaît à reconnaître qu'il a donné une implusion nouvelle, une nouvelle direction à la marche du monde.

C'est à l'audience du 2 octobre que Gœthe dut d'être décoré de la Légion d'honneur. Immédiatement après le spectacle du 13 suivant, le duc de Bassano fit appeler le chancelier de Müller et lui remit les insignes de cet ordre pour Gœthe et Vielaud, avec deux lettres flatteuses adressées à ces écrivains. Gœthe fut ravi de cette distinction ainsi qu'en témoigne des fragments de sa correspondance. Il en remercia en ces termes le grand chancelier :

Depuis l'époque où Sa Majesté l'Empereur et Roi étonna le monde par ses hauts faits, je me sentais pressé d'avouer hautement la vénération profonde que ses grandes qualités m'inspiraient.

Aujourd'hui que Sa Majesté Impériale et Royale daigne me distinguer en me décorant de son ordre, je me sens très heureux de continuer, par devoir et par reconnaissance, ce que j'avais commencé par l'impulsion du sentiment.

En osant mettre mes très respectueux hommages au pied du Trône, Votre Excellence voudra bien suppléer de tout ce que je ne pourrais exprimer que très faiblement.

Flatté d'avoir reçu ce gage précieux des mains de Votre Excellence, je la prie d'agréer et mes très humbles remerciements et l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être de votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

DE GOETHE.

Pages Royales

On sait que, sous le pseudonyme de Carmen Sylva, la reine Elisabeth de Roumanie a produit une œuvre littéraire considérable, poésie, roman, nouvelles, théâtre. La Reine —c'est sans doute l'hommage auquel elle pourrait être le plus sensible—se fût fait un nom dans les lettres, même si elle n'eût pas occupé un trône. C'est un écrivain d'une imagination abondante, contrôlée par toute la délicatesse de son goût.

Cette souveraine, d'esprit bien moderne, a excellé dans la compréhension des sentiments populaires, et, à côté de ses oeuvres de longue haleine, elle a dessiné de petits tableaux vraiment émus de la vie des humbles, tantôt sous un aspect légendaire, tantôt avec une sorte de réalisme. On s'occupe en ce moment de "pages choisies" de son oeuvre. On lira ces contes avec curiosité :

I

Mosch et Baba

Mosch et Baba (le Vieux et la Vieille), ainsi les appelait-on, tout simplement. Ils étaient si vieux que personne ne savait plus leurs noms. Ils étaient "le Mosch et la Baba," les deux plus âgés du domaine de notre grand poète Alecsandri, Mircesci.

Lui avait autrefois été un postillon, même un célèbre postillon. Dans sa longue vie, il s'était amassé une fortune : deux cents francs, et, après avoir marié son seul fils dans un village lointain, il avait, de son côté, épousé en secondes noces une femme qui n'avait qu'une fille unique, mariée dans un autre village.

Ils vivaient déjà depuis très longtemps ensemble et étaient si vieux qu'ils devenaient toujours plus petits et plus petits comme s'il se ratatinaient.

Souvent on les voyait dans la plaine de Mircesci traverser la forêt, puis s'asseoir tout près l'un de l'autre sous un arbre, et pendant bien des heures, jouir ensemble de la belle journée, moitié causant, moitié sommeillant. Ils s'étaient bâti la plus petite et la plus basse des maisonnettes et avaient une paire de petits bœufs pas plus grands qu'un raisonnable âne, et aussi un petit cheval pas plus haut qu'un chien. Et ils étaient heureux et satisfaits tant que duraient les jours.

Une fois, il serait presque arrivé un malheur au vieux ; on lui avait donné des oies à garder, et il avait fait un faux pas et était tombé dans le petit ruisseau de la prairie. Beaucoup trop faible pour se relever, il se serait noyé misérablement si quelqu'un ne l'avait vu et sauvé.

Quand il racontait ses courses comme postillon, alors seulement il redevenait encore une fois jeune ; alors ses vieux yeux brillaient et autour de lui tout semblait s'animer de tintements de grelots et de piaffemeuts de chevaux : il se sentait de nouveau en selle, allant jour et nuit, allant comme le vent.

Il avait aussi beaucoup, beaucoup de souvenirs de l'histoire du pays :

—Coconu Vassili! (Seigneur Vassili) disait-il souvent à Alecsandri — j'ai voituré dehors bien des princes et bien des ministres!

C'était sa façon à lui de comprendre et d'exprimer la fragilité de toute chose.

Il était très jaloux de sa femme: elle ne devait regarder personne ne parler à personne. Et, à sa grande contrariété, un jeune homme rôdait continuellement autour de sa maisonnette.

—Qu'a-t-il à faire ici celui-là ? Est-ce qu'il ne rougit pas ? disait le vieux, très irrité, — jusqu'à ce qu'enfin il découvrît que c'était pour la belle jeune fille d'un voisin que ce galant venait.

Au milieu de cette paix de leur vie, le vieux vint un jour chez le propriétaire du domaine.

—"Coconu" Vassili! (Seigneur Vassili!) nous voulons divorcer!

Celui-ci, très étonné, s'écria:

— Mais quelle idée as-tu ? Tu t'es donc querellé avec ta vieille ? Quelle idée t'est venue,—car, enfin, de toute façon, vous n'avez plus beaucoup de temps à rester ensemble !

— C'est justement cela, "Coconu" Vassili. Nous avons réfléchi que nous n'avons plus beaucoup de jours devant nous, et que chacun de nous deux a un enfant, et qu'après notre mort ils se quereller ont, pour l'héritage. C'est pour que cela n'arrive pas que nous voulons nous séparer avant....

Rien ne put ébranler les deux vieux dans leur décision et, sans délai, ils se mirent à l'exécuter. Les deux cents francs, en pièces d'or, furent mis en petits tas, et le vieux, poussant alternativement une pièce d'or à lui-même et une à sa vieille, disait : "Une pour toi ! une pour moi ! une pour toi ! une pour moi !" jusqu'à ce qu'il n'y en eût plus. Un coussin pour elle, un coussin pour lui ; un tapis pour elle, un tapis pour lui. Puis il lui donna les deux petits bœufs et garda son petit cheval avec la petite carriole. Et après ils allèrent à l'auberge pour dire adieu aux gens. Là ils furent entourés et l'on but à leur santé. Et on voulait être gai, mais on pleurait, pourtant. Ils demandèrent pardon à tous, afin que personne ne pût garder de rancune contre eux. Enfin, ils se mirent en marche et descendirent jusqu'en bas, jusqu'au pont du Sereth. Là ils s'arrêtèrent un petit instant, s'embrassèrent, pleurèrent et puis chacun alla son chemin, l'un à droite, l'autre à gauche.

Il est souvent plus facile d'exécuter une grande résolution que d'en supporter les conséquences. Le vieux s'affaissa tellement qu'il ne fut bieutôt plus que l'ombre de lui-même. Lorsqu'on lui demandait comment il allait, il disait :

—Je ne peux plus du tout dormir, parce que je ne sens plus son haleine à mon cou !

Il errait comme un esprit sans repos et cherchait toujours quelque chose qu'il ne pouvait trouver.

Après huit jours, on lui apporta la nouvelle que sa Baba était très malade. Sans délai il attela son petit cheval à sa petite carriole et s'en alla aussi vite qu'il pouvait aller. Mais quand il arriva au village où elle s'était retirée, on emportait justement son cercueil.

Sans dire un mot il suivit la morte et assista sans plainte à l'enterrement. Ensuite il retourna directement chez lui et se coucha. Et le lendemain il était mort.

Maintenant la petite maison tombe tellement en ruine qu'on n'en voit plus rien — que le chaume et les roseaux qui couvraient son toit.

Mais Alecsandri ne permet pas qu'on y touche.

("Traduction Pierre Loti.)

II

Piatra Arsa

La belle "Paouna" était fière, très fière. Ce n'était pas pour rien qu'elle avait et de grands yeux, et des sourcils noirs bien tracés, et un nez d'aigle. Sa bouche était grande, mais bien dessinée, et lorsqu'elle parlait ou qu'elle riait, elle laissait voir deux rangées de perles étincelantes. Ses tresses noires s'enroulaient autour de sa tête comme une couronne et le surnom de "Pui de Imparat".(Petite d'empereur) que lui donnaient ironiquement les gens du pays, était justifié par sa haute taille, sa démarche majestueuse et son port de tête. Elle n'était cependant pas assez fière pour ne pas tourner la tête quand passait "Tannas" et ne pas l'écouter lorsqu'il lui en contait à la danse de la "hora".

Mais sitôt qu'on faisait allusion à cet amour, Paouna devenait rouge et une réponse bien sentie corrigeait l'impertinent.

Les jeunes gens enviaient fort Tannas, surtout lorsqu'on apprit qu'ils étaient fiancés. La guerre éclata : Tannas dut marcher au Danube avec l'armée. Paouna dévorait ses larmes devant les étrangers, et personne n'osa lui demander si elle en versait quelques-unes en secret.

Elle savait toujours faire en sorte d'être dans le village une des premières à avoir des nouvelles de l'armée, et, quand on se raconta les premières batailles, elle dut s'appuyer à la croix de pierre à l'entrée du hameau, tant la tête lui tournait, à elle, la forte Paouna. Elle ne put dès lors trouver, la nuit, un instant de sommeil : elle devait souvent laisser brûler sa lumière pour ne pas voir le fantôme qui la poursuivait, l'image de Tannas couvert de blessures, mourant ou mort.

Par une nuit sombre, elle était assise encore habillée au bord de son lit ; elle n'entendit pas quelqu'un se glisser là, dehors, autour de la maison, et regarder par la petite fenêtre. Elle ignorait aussi qu'elle était belle, ses mains croisées sur les genoux et ses yeux grands ouverts, perdus dans le vide.

On frappa à la fenêtre, elle bondit sur ses pieds en étouffant un cri, et détourna la tête, cherchant à pénétrer l'obscurité. Il lui sembla voir Tannas, et au même moment elle s'entendit doucement appeler.

—Paouna, chère Paouna, sors et viens, ne crains rien, c'est moi Tannas, ce n'est que moi !

Paouna avait déjà la main au loquet de la porte ; en un instant elle fut dehors: tout aussitôt deux bras étreignirent sa taille, mais elle se dégagea vivement et dit:

—Est-ce toi, vraiment, ne se moque-t-on pas de moi ?

—Vois, Paouna touche ton anneau, et là, à mon cou, la médaille d'argent : je n'y tenais plus, je voulais voir si tu m'étais fidèle !

—Qui donc t'a renvoyé de l'armée ?

—Moi ? personne !

—Personne ! Et tu es ici ? La guerre est-elle donc finie ?

—Oh non, on se bat toujours, mais je me suis enfui secrètement et par amour pour toi, Paouna.

—Par amour pour moi, dit-elle avec un dur éclat de rire ; crois-tu donc que je me réjouisse d'avoir un déserteur pour fiancé ? Va-t'en !

—Est-ce donc là ton amour, Paouna ? Tu m'envoies à la mort, à la ruine de mes plus chères espérances ?

—Va où tu voudras, mais souviens-toi de ce que je te dis : je ne serai jamais ta femme, car je ne puis accepter pour mon mari un homme que je méprise.

—Tu en aimes un autre ?

—Non, Tannas, toi seul, je n'aime que toi ; pour toi j'ai veillé et prié bien des nuits entières, mais jamais il ne m'est venu à l'idée que j'aimais un lâche !

Paouna cacha dans ses mains son visage et se mit à pleurer.

—J'avais cru que tu m'accueillerais avec joie et que tu me cacherais.

—O honte ! s'écria la jeune fille. O honte que je sois ta fiancée ! mais je te le dis, le "Bucegi" brûlera avant que je sois ta femme.

—Et moi je te réponds que tu ne me reverras qu'estropié ou mort ! cria Tannas.

Les jeunes gens échangèrent en ce moment des regards si brûlants que leurs yeux brillèrent dans la nuit.

Soudain le ciel s'illumina d'un reflet rougeâtre et lorsqu'ils levèrent les yeux, un des sommets du Bucegi semblait en feu.

L'éclat de ce foyer devint de plus en plus vif, jusqu'à ce qu'une rouge fiamme sembla en jaillir en une gerbe d'étoiles. Les voisins ouvrirent leurs fenêtres, les uns criaient que la forêt était en feu, les autres que la montagne brûlait. Les chiens aboyèrent. Les coqs se mirent à chanter.

Paouna prit alors le jeune homme par les épaules et le repoussant loin d'elle, lui dit :

—Va-t'en d'ici, cache ton visage, ou je meurs de honte !

Puis elle ferma violemment la porte et éteignit sa lumière.

Elle suivit des yeux avec angoisse Tannas se glissant dans l'ombre des maisons, regarda la montagne brûler, puis peu à peu redevenir sombre, et ne répondit pas lorsqu'on l'appela pour voir le miracle.

A partir de ce jour, Paouna devint extrêmement pâle ; elle ne souriait plus, elle qui aimait tant la raillerie, et aux plaisanteries qu'on lui adressait elle ne répondait plus par une verte réplique: elle travaillait sans mot dire, mais parfois si grande était sa fatigue qu'elle s'asseyait à la margelle de la fontaine et baignait d'eau son front brûlant. Souvent elle se mirait tristement dans cette fontaine, ou jetait au Bucegi un regard plein d'effroi. Tout à coup le bruit se répandit que Tannas était venu au village, on prétendit l'avoir vu à la lueur de la montagne flamboyante et avoir même reconnu sa voix avec celle de Paouna.

On l'interrogea, de grosses gouttes de sueur perlèrent à son front et autour de ses lèvres qui tremblèrent légèrement quand elle répondit :

—Tout n'était-il pas obscur et silencieux chez moi, alors que la montagne brûlait ?

La mère de Paouna secoua la tête, se mordit les lèvres et prétendit qu'en ce siècle mauvais, il se passait toute espèce de choses extraordinaires.

On eut bientôt la nouvelle d'une bataille meurtrière. Paouna, cette fois, fut la dernière à l'apprendre ; elle rentra vite chez elle, fit un petit paquet, enveloppa une gourde et de la "mamaliga" dans un mouchoir et répondit à sa mère qui lui demandait avec anxiété où elle voulait aller :

—Je reviendrai bientôt, mère, sois sans inquiétude.

Le crépuscule descendait sur le champ de bataille ; des milliers de morts et de blessés gisaient ça et là, des chevaux se débattaient dans l'agonie ou se traînaient, boitant, la tête basse.

L'armée campait autour de grands feux et n'avait plus d'oreille pour les gémissements qui lui arrivaient du champ de bataille. Une femme de haute taille, allait seule à travers les rangs, après avoir cherché et demandé Tannas dans tout le camp. Courageuse, elle s'approchait des amis et des ennemis, offrant à boire à plus d'un, examinant de près les cadavres. La nuit était venue et la lune éclairait seule ces lieux d'horreur. La jeune fille allait toujours de côté et d'autre, elle s'agenouillait çà et là, elle appuyait la tête d'un mourant contre son sein, ou cherchait sur des cadavres horriblement mutilés un anneau à leur doigt, une médaille d'argent à leur cou.

Une seule fois, elle fut prise d'épouvante en voyant des femmes dépouiller un cadavre et en entendant le bruit sinistre des os qui craquaient pendant qu'elles arrachaient les bagues des doigts. Elle se sauva, puis revint bientôt examiner le mort avec angoisse.

Tout le camp était plongé dans le sommeil et Paouna parcourait encore le champ de bataille à la lueur de la lune ; quelquefois elle appelait tout bas : "Tannas" Souvent un soupir répondait à son appel, elle s'approchait, donnait à boire au blessé, mais se relevait bientôt, secouant tristement la tête.

Déjà l'aube grisonnait et la lune pâlissait ; elle aperçoit alors quelque chose qui brille: elle s'avance et se trouve près d'un mort à demi dépouillé de ses vêtements, mais dont la main crispée, à laquelle scintille un petit anneau, tient si fortement quelque chose de suspendu à son cou, qu'on a évidemment renoncé à lui ouvrir les doigts.

Paouna reconnait sa bague et s'écrie :

"Tannas !" et s'évanouit à côté de celui dont la figure, couverte de sang, est à peine reconnaissable.

Après quelques minutes, elle revient à elle et commence à aver le visage aimé, elle voit à travers ses pleurs que les yeux et le nez ont été tranchés d'un seul coup, mais elle voit aussi que le sang coule de nouveau. Elle comprend que Tannas vit encore, rafraichit ses lèvres et bande sa blessure avec son mouchoir. Il a poussé un soupir et en entendant son nom, il cherche de ses mains à reconnaitre le visage de Paouna.

—Ma Paouna, murmure-t-il d'une voix presque éteinte. Laisse-moi mourir, je suis aveugle, je ne suis plus rien sur terre

—Si, si, dit Paouna, tu es mon fiancé, mon bien-aimé, et, si, Dieu le veut, tu seras bientôt mon mari. Mais silence, maintenant, silence !

.....

.....

De longues semaines se sont écoulées depuis cette matinée ; de longues semaines pendant lesquelles Paouna a veillé nuit et jour près du lit de Tannas et l'a soigné sans prendre de repos.

Alors on vit un jour deux pèlerins monter la route du village: un aveugle en manteau de soldat, le signe de l'honneur sur la poitrine, et une jeune fille qui le conduisait avec une tendre sollicitude, disant aux passants, un gai sourire aux lèvres :

—Voilà mon fiancé, c'est un héros, voyez-en le signe sur sa poitrine !

—Et sur sa figure ! soupirait Tannas.

Jamais noces semblables ne furent célébrées dans le village, les gens accoururent de toutes parts pour plaindre la belle Paouna, aux côtés de l'aveugle. Mais elle disait à tous en souriant :

—Je suis fière ! j'ai pour mari un héros, et, Dieu merci, je suis forte, je puis bien travailler pour deux !

La montagne qu'on avait vu brûler fut nommée "Piatra Arsa", la pierre brûlée ; car les bergers, et les chasseurs de chamois assurèrent qu'ils avaient trouvé le lendemain les rochers entièrement calcinés.

("Traduction L et F Salles")

Le discours du grand-duc.

Un journal allemand dévoile la petite histoire comique, qui survint naguère au vingt-cinquième anniversaire de la bataille de Spickeren. Le grand-duc Frédéric de Bade, aujourd'hui défunt, était venu à Sarrebruck pour représenter l'Empereur aux fêtes commémoratives; il y eut un banquet; le grand-duc fit un petit discours. Mais le rédacteur de la "Gazette de Sarrebruck" prit le grand-duc pour le général commandant le VIIIe corps d'armée et communiqua sa conviction à ses lecteurs; Cette erreur, en somme, n'eût pas été de grande portée, si la grande-duchesse, restée à Carlsruhe, sa capitale, n'avait fait demander qu'on lui adressât un numéro du journal, où elle était curieuse de lire le discours de son époux.

Ce désir affola la rédaction. Sur-le-champ on décida d'imprimer un numéro spécial à l'usage de la grande duchesse. Par malheur, tous les typographes étaient déjà partis pour Spickeren, où on tirait un superbe feu d'artifice! Alors les rédacteurs, dans leur désespoir, fabriquèrent eux-mêmes quatre exemplaires du journal "amélioré". Le premier fut offert à la grande-duchesse, qui le méritait bien; le deuxième resta aux archives du journal; le troisième fut déposé à l'hôtel de ville.

Et le quatrième fut remis à la société d'histoire locale. Précaution excellente! Grâce à elle, si les érudits allemands de l'avenir se trompent sur le nom de l'orateur, c'est qu'ils l'auront bien voulu.

LES MORTS STOÏQUES

(M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, avait été l'historien de la Rome antique. Mais, même en évoquant ces événements très lointains, il ne gardait pas une sérénité indifférente et il se passionnait pour ces temps qu'il retraçait. On lira de lui, avec intérêt, ce fragment où il parlait de la facilité à mourir qu'eurent les victimes de Néron et de Tibère, alors que la menace d'une dénonciation planait sur tout le monde.)

"Quelque part que tu jettes les yeux, tu y trouveras la fin de tes maux. Vois-tu ce précipice ? c'est par là qu'on descend à la liberté. Vois-tu cette mer, ce fleuve, ce puits ? au fond de leurs eaux se cache la liberté. Vois-tu cet arbre petit, mal fait, stérile ? c'est-là qu'est suspendue la liberté."

Toute l'histoire de ce temps peut servir de commentaires à ces paroles. A quelle époque est-on mort avec plus de facilité et de courage ? Ce ne sont pas seulement les personnages célèbres, Sénèque ou Thrasea, qui ont donné de grands exemples à leurs derniers moments : ceux-là savaient qu'on avait les yeux sur eux, et ils se surveillaient pour bien mourir ; mais combien d'autres moins connus, moins exposés aux regards du monde, moins engagés par leur passé, moins soutenus par l'espérance d'un nom glorieux, ont cependant montré la même résolution ! Julius Canus jouait aux échecs quand le bourreau, qu'il attendait, vint le prendre pour mourir. Il compta tranquillement ses pièces et dit à celui qui jouait avec lui : N'allez pas au moins vous vanter après ma mort de m'avoir gagné" ; puis, s'adressant au bourreau : Je vous prends à témoin, lui dit-il, que j'ai un point d'avance." La plupart des accusés n'attendaient pas le bourreau. Au premier bruit qu'un délateur les avait dénoncés au Sénat, ou même avant les poursuites, dès qu'ils savaient l'empereur mécontent, ils s'enfermaient chez eux et s'ouvraient les veines. Ils trouvaient à cette mort précipitée plusieurs avantages : ils échappaient aux tortures d'un procès dont l'issue n'était pas douteuse ; ils avaient plus de chance de conserver une partie de leur fortune à leurs enfants, car les délateurs, qui avaient moins eu de peine, étaient naturellement moins payés; enfin, au lieu d'être jetés aux gémonies comme les autres condamnés on permettait à leurs parents de les ensevelir.

C'étaient de grandes raisons pour se hâter. Vibulénus Agrippa, qui avait trop attendu voyant la mauvaise tournure que prenait son affaire, avala du poison en plein Sénat ; mais on trouva que c'était trop tard, et l'on s'empressa de l'étrangler, tout mort qu'il était, pour avoir un prétexte à le dépouiller de tous ses biens. Cette manière de prévenir la sentence ne plaisait pas toujours au maître. Au commencement, Tibère semblait savoir gré à ceux qui se résignaient de si bonne grâce à leur sort de le délivrer de l'embarras et de l'odieux d'une exécution ; mais plus tard, lorsque sa cruauté augmenta par les satisfactions mêmes qu'il lui donnait, il ne fut plus aussi commode. "Il m'a échappé", disait-il d'un de ceux qui s'étaient ainsi pressés de mourir.

L. Vétus s'étant tué au plus vite avec sa belle-mère et sa fille, dès qu'il s'était vu accusé, Néron, très mécontent ordonna de continuer leur procès, et, après les avoir fait juger et condamner dans les formes, il eut la générosité de leur permettre de choisir le genre de mort qui leur conviendrait le mieux. Il y avait déjà plusieurs jours qu'ils étaient ensevelis. Ce mépris de la vie, cette façon rapide et résolue d'accepter son sort et de le prévenir, plaisaient fort à Sénèque, et le rendaient fier de son temps. "Regardez notre siècle, dit-il, dont nous accusons la mollesse et la lâcheté : tous les rangs, toutes les fortunes, tous les âges vous offriront des gens qui n'ont pas hésité à se délivrer de leurs maux par la mort". Tacite en est moins satisfait. Son cœur se serre "à la vue de cette soumission d'esclave et de tout ce sang perdu en pleine paix", et il déclare qu'il n'approuve pas ces morts "si lâchement résignées". La raison qu'il a pour les condamner si durement est sans doute la même qui chez nous pousse quelques personnes à blâmer la résignation des victimes de la Terreur. Il est certain qu'un condamné qui accepte si facilement son arrêt semble en reconnaître la justice, qu'il encourage celui qui le frappe à continuer par l'espérance de l'impunité, et qu'il ne donne pas le temps de naître à la pitié publique. Un peu plus de résistance aurait eu peut-être ce double effet de rendre le pouvoir plus réservé et la foule plus sympathique.